

# BYRRH

## VIN TONIQUE et APERITIF

RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES  
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

# BYRRH

Suite de la 1ère page.

### TEMPERATURE

Le soleil est entré au signe du Sagittaire le 23 novembre.



BULLETIN OFFICIEL DE LA TEMPERATURE

Observations prises Mercredi à 8 heures du soir.

JEUDI, 10 décembre.

Prédiction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps beau; vents légers du Nord.

Heure	Température
7 a. m.	48
9 a. m.	50
11 a. m.	54
1 p. m.	56
3 p. m.	58
5 p. m.	54

Le tableau suivant donne le temps jour à jour de la journée du 9 décembre 1914 à la Nouvelle-Orléans:

Heure	Temp.	Vent.	Pluie.
7 a. m.	48	SW-3	.00
7 p. m.	53	NW-10	.00

### Arrestation du Faux Militaire.

Bâton-Rouge, 9 déc. — Le "lieutenant" Hugo Nathan a été arrêté à Lutecher hier soir. Prétendant être un lieutenant de réserve allemand pris par les Anglais et s'étant évadé de Boulogne, il commet des faux à Vicksburg, Natchez et Greenville, Miss., ainsi qu'à Little Rock, Ark.

### Meurtrier Arrêté.

Monroe, 9 déc. — Will Varnado, qui s'est échappé de la prison d'Amite City il y a quatre ans après avoir été condamné à perpétuité pour le meurtre de Jeff Amacker près de Kentwood, a été arrêté à West Monroe par le shérif Jack Parker et son député Arthur Grant.

Après avoir nié son identité il a fini par admettre qu'il était celui que l'on cherchait dans la paroisse de Tangipahoa.



## IL NE FAUT PAS OUBLIER QUE

### LAKE BROS. ET CIE

FABRICANTS ET MARCHANDS DE

## PARAPLUIES

ont changé leur domicile de la rue Baronne à

### 718 Rue Commune

Bâtisse de l'Hôtel St-Charles

Notre assortiment de manches et parapluies est complet et plus varié que jamais

Il n'y a pas de cadeau de Noël plus utile

Nous gravons sans frais

interroger; ils passent devant nous... Des enfants, absolument. Cela fait pitié — plaisir aussi.

Pour rentrer à Paris, nous traversons la zone du camp retranché. Toute la route est jonchée de troupes. Dans les champs, activement, des soldats creusent le sol, ouvrent des tranchées profondes, précédés de fils de fer barbelés, enchevêtrés en un labyrinthe inextricable. La vaste plaine est sillonnée de ces longs canaux, vrais ouvrages de termites, caparronnés à l'intérieur de rondins de bois qui soutiennent la terre matelassée d'herbe. De distance en distance, des tas de sacs de sable servent de pare-éclats. Pendant des kilomètres, c'est un extraordinaire labyrinthe de tranchées, traçant dans la terre des méandres, des sinuosités, des retours, des angles, des zigzags compliqués, se communiquant l'un à l'autre — avec des excavations souterraines pour le repos des hommes, la nourriture, les munitions, de quoi y vivre commodément pendant des jours et des jours, à l'abri des balles, si l'ennemi revenait, par un hasard invraisemblable; à l'abri des pluies, si le ciel s'en mêle. Tout cela est vu de loin, en passant. Un écriteau interdit le passage dans cette zone aux promeneurs.

nements sont pris. Les hommes vaquent sur la place. C'est l'heure de la soupe. Le long d'un mur, déjà, entre deux pavés, de clairs feux flambent au-dessus desquels se balancent d'énormes marmites, où les cuisiniers remuent doucement le bœuf, les carottes, les pommes de terre accoutumés. J'y goûte: un excellent pot au feu, à faire rêver les ménagères. En attendant la gamelle, les hommes causent avec les gens, vont, viennent. Il y a là des Normands, des Bretons, des Méridionaux, des gens du Centre. Les accents se mélangent, les types, les caractères, les races s'entre-coisent: des échantillons de tous nos terroirs, de toutes nos provinces... Et le soir, quand ces braves soldats ont fini la tâche du jour — manœuvres, appels, travaux de terrassement et de tranchées la-

haut dans la plaine, où on va les voir établir les premières lignes de la défense du camp retranché — ils ne savent encore comment payer l'hospitalité reçue, et ils aident les habitants. Celui-ci, qui est de Normandie, donne une recette pour faire mousser le cidre; celui-là, Breton, aide à traire les vaches, tel autre à ramasser les pommes, celui-là enfin balaye la cour... Et quand une bonne paysanne veut les empêcher, leur faire prendre du repos:

— Bah! que voulez-vous, ma petite dame, faut bien s'en traire... C'est la guerre!

EMILE HENRIOT.

AU QUARTIER.

— Mon lieutenant, il y a le soldat Marron qui m'a insulté, il m'a traité de "bipède"!!!

### Chronique Régionale

EN LOUISIANE

#### Mourtr.

Shreveport, 9 déc. — S. P. Long, âgé de 29 ans, a tué Samuel Sul-livan à Oil City mardi soir pour une bagatelle. On les croyait amis inséparables.

#### Election.

Amite, 9 déc. — Mme E. T. Denison a été élue présidente du "Joseph M. Craig Chapter", U. D. C.

#### Accident.

Gueydan, 9 déc. — Revenant de la chasse Longo Smith s'est blessé avec son fusil dans les bureaux de la Banque du Peuple. M. Robicheaux, le caissier, faillit être atteint par une balle.

#### Vol.

Alexandrie, 9 déc. — La police cherche deux hommes qui ont dévalisé W. L. Lanison de Oakdale et lui ont enlevé \$127 dans un hôtel.

#### Anniversaire.

White Castle, 9 déc. — Le dixième anniversaire de la "Italian Benevolent Association" a été célébré par un défilé.

#### Tribunaux.

St-Martinville, 9 déc. — Le terme civil de la cour de district a commencé aujourd'hui.

#### Ville Platte, 9 déc. — Le juge B. Pavy est ici pour l'ouverture du tribunal lundi.

#### Accusation.

Alexandrie, 9 déc. — Sam Brodia, un portier, est accusé d'avoir volé \$107 dans un café de la rue Troisième.

#### Election.

Bogalusa, 9 déc. — Le comité démocratique de la ville, organisé dernièrement, a élu les officiers suivants: J. M. McCabe, président; W. C. Magee, vice-président; L. H. Roberts, secrétaire; E. L. Middleton, assistant secrétaire; J. B. Lindsay, caissier; J. P. Richardson, huissier.

### Dommages-Intérêts.

Bâton-Rouge, 9 déc. — Souffrant d'un mal de dents, Emile T. Duban Jr. se rendit chez le Dr. H. T. Babin l'année passée; celui-ci pour le soulager a été obligé de faire une opération. Plus tard le docteur intenta un procès contre M. Duban et fit saisir son traitement. Emile prétend que cette manière d'agir lui a fait passer à lui et à sa femme de bien mauvais moments et qu'il a presque perdu sa position avec la "Standard Oil Co." Il estime ses tracasseries et ses chagrins ainsi que ceux de sa femme à \$500 et pour cette somme il fait un procès en dommages au dentiste.

### Assassin en Prison.

Thibodaux, 9 déc. — Tony Terriano, accusé d'avoir tué un nègre dans le cinquième arrondissement, s'est rendu et a été écroué.

### Procès.

Le cas de John Pugh vs. le chemin de fer Texas and Pacific a commencé dans la cour du district. Le plaignant a été empêché d'assister à un rendez-vous d'affaires à la suite d'un retard du train de la dite compagnie et il demande des dommages.

### De Paris à la ligne de feu

Sur le front. — Une guerre où l'on ne voit rien. — Trois prisonniers. — Le Bourget. — L'armée au village.

"Le Temps": Au sortir de la ville, on entre dans les services des arrières de l'armée. Toujours ce même aspect de troupes en manœuvres: des soldats, encore des soldats, des parcs, des convois, des colonnes en marche, d'autres troupes campées. En passant, ce sont des lazis, des rires, des saluts jetés par des voix gouailleuses, avec cette éternelle bonne humeur française au fond de tous.

...Nous devons porter nos vêtements et nos paquets sur le front, au quartier général de l'état-major d'un des groupes d'armées qui se battent par là, vers le Nord. Le quartier général est installé dans un petit village.

Un peu en arrière de la ligne. Devant le village coule une rivière; derrière elle, le coteau remonte. Tandis que l'on décharge les paquets, très bien accueillis, comme on pense, nous regardons la crête de la vallée, en face de nous, sur laquelle éclatent les schrapnells et les grosses "marmites" allemandes: elles nous indiquent l'emplacement de nos tranchées. Notre artillerie leur répond, non loin. Cela fait une canonnade assez soutenue, régulière, mais pas très fournie. De temps en temps, quelques coups de feu, et le "crac-crac" des mitrailleuses. Quelquefois, paraît-il, les "gros noirs" — ce sont les obus — viennent tomber sur le village ou au delà, mais n'y causent que peu de ravages. Les soldats qui nous entourent, dans un petit pré, n'y font pas attention. Quand la musique devient plus suivie ou plus forte: "Voilà qu'ils recommencent, disent-ils. Sont-ils assommants!" Comme s'il s'agissait d'une mouche, dont le bourdonnement nous agace.

Un arrêt. Le duel d'artillerie a l'air de cesser.

— C'est la trêve des cuisiniers, me dit un soldat.

El l'on nous explique. Comme il y a longtemps qu'on est là, dans ces positions, en face les uns des autres, Français et Allemands, on a pris des habitudes. Dans le milieu de la journée, le feu cesse dans les tranchées. C'est l'heure où elles sont approvisionnées. De part et d'autre, à ce moment-là, par une sorte de convention tacite, on ne tire pas sur les cuisiniers qui apportent leur nourriture aux hommes, dans les trous. Quand le canon allemand s'arrête, on sait ce que cela signifie.

— Bon! voilà le major qui va déjeuner!

Et les hommes font comme lui. On déjeune de chaque côté. Il faut bien vivre! Aussitôt après, le feu recommence.

— Voyez-vous, poursuit notre cicérone, quand le major a bien déjeuné, s'il est "de bonne", si l'ordinaire a été satisfaisant, nous ne recevons qu'une ou deux marmites. Mais s'il n'est pas content, si la chèvre a été maigre, alors ça reprend de plus belle, et ça "barde". On commence à la connaître, il y a plus d'un mois qu'on est là... On ne fait rien. Tous les jours on se tire une cinquantaine de coups de canon. Les leurs ne font presque rien: un "boucan" du diable, c'est à peu près tout. On s'y fait...

On s'y fait trop. Les hommes grognent. Ceux-là, ils ont marché dès le premier jour; ils étaient dans le nord au début de la guerre, ils en ont supporté tout le premier poids, ils ont dû redescendre jusqu'à Pontoise, en se battant. Puis ils ont remonté, et c'est eux qui ont commencé l'attaque dans la bataille de la Marne. Ce succès, et la victorieuse poussée en avant qui suivit, les ont mis en goût. Mais depuis un mois ils occupent leurs positions, tandis que le front s'est déplacé sur notre aile gauche; et rester ainsi dans cette demi-inaction leur pèse. Pour eux cette canonnade quotidienne et ces fusillades de tranchée à tranchée, ce n'est pas la bataille. Le fait est que, à cinq cents mètres peut-être du feu, on se croirait à dix kilomètres, n'étaient les coups de fusil qui toujours, quand on les entend, apprennent que l'action n'est pas éteinte. De l'endroit où nous sommes, on ne voit rien — que, sur la crête d'en face, des schrapnells qui éclatent dans l'air, avec une boule de fumée blanche. Bien des soldats qui auront fait cette guerre n'en auront pas vu davantage. On pense à la bataille de Waterloo vue par Fabrice, dans la "Chartreuse de Parme"... Alors, pour ces soldats qui bouillent d'impatience, il faut des nouvelles.

— Vous venez de Paris? Qu'est-ce qu'on dit là-bas? — Rien. Tout va bien. On vous admire et on attend. Vous savez, à Paris, on attend les nouvelles du front... — C'est comme au front, on attend les nouvelles de Paris... L'homme que j'interroge a sa tunique trouée en deux endroits, à la hauteur de la cuisse.

— Vous l'avez échappé belle! Une balle? — Non. C'est mon briquet. L'amadou brûlait encore et m'a mis le feu dans la poche... — Mais ça?... Je lui montre un linge blanc noué autour de son cou. — Ça? C'est un fusonelle. Et il me tourne le dos, très vexé. Décidément, j'ai fait la gaffe. Un paquet de tabac nous raccommode aussitôt.

Enfin, nous avons vu des Buches. Oh! pas arrogants du tout! Trois petits Allemands, tout petits, de seize à dix-huit ans, maigres, les oreilles écartées, le nez épaté, le regard inquiet, l'air abrité: trois prisonniers que l'on vient de faire dans un bois voisin où ils patrouillaient. Ils se sont rendus tout de suite, en criant: "Kapituls!" les mains en l'air... Ils sont vêtus dans une nuance verdâtre; on les a déjà débarrassés de leur casque; ils portent le petit calot rond, et leurs longs bras pendent, désarmés, inutiles. On les conduit à l'état-major, où on va les

### Chronique Régionale

EN LOUISIANE

#### Mourtr.

Shreveport, 9 déc. — S. P. Long, âgé de 29 ans, a tué Samuel Sullivan à Oil City mardi soir pour une bagatelle. On les croyait amis inséparables.

#### Election.

Amite, 9 déc. — Mme E. T. Denison a été élue présidente du "Joseph M. Craig Chapter", U. D. C.

#### Accident.

Gueydan, 9 déc. — Revenant de la chasse Longo Smith s'est blessé avec son fusil dans les bureaux de la Banque du Peuple. M. Robicheaux, le caissier, faillit être atteint par une balle.

#### Vol.

Alexandrie, 9 déc. — La police cherche deux hommes qui ont dévalisé W. L. Lanison de Oakdale et lui ont enlevé \$127 dans un hôtel.

#### Anniversaire.

White Castle, 9 déc. — Le dixième anniversaire de la "Italian Benevolent Association" a été célébré par un défilé.

#### Tribunaux.

St-Martinville, 9 déc. — Le terme civil de la cour de district a commencé aujourd'hui.

#### Ville Platte, 9 déc. — Le juge B. Pavy est ici pour l'ouverture du tribunal lundi.

#### Accusation.

Alexandrie, 9 déc. — Sam Brodia, un portier, est accusé d'avoir volé \$107 dans un café de la rue Troisième.

#### Election.

Bogalusa, 9 déc. — Le comité démocratique de la ville, organisé dernièrement, a élu les officiers suivants: J. M. McCabe, président; W. C. Magee, vice-président; L. H. Roberts, secrétaire; E. L. Middleton, assistant secrétaire; J. B. Lindsay, caissier; J. P. Richardson, huissier.

### Nouvelles de St-Bernard

#### L'Affaire Armand.

Le boulanger Louis Armand, qui avait donné un coup de couteau à son collègue Emile Vallon chez Martin Gutierrez à Toca, le 30 novembre, a subi un interrogatoire devant le juge Manuel Massa. Vallon est hors de danger. Armand a retenu les services de l'avocat Fernando Estopinal. Le procureur général Nunez représente l'Etat.

#### Recensement.

Pour savoir le nombre exact d'enfants d'âge scolaires dans la paroisse de St-Bernard un recensement sera pris au 1er janvier 1915 et certainement fera honneur à la paroisse. Ce recensement a été ordonné par le surintendant d'éducation à Baton-Rouge pour tout l'Etat.

#### Représentation.

Des artistes de première classe ont été obtenus pour la soirée vaudeville du "Crescent City Carnival and Athletic Club", qui sera donnée jeudi prochain. Parmi les acteurs nous trouverons Emile Peroyca, vocaliste; M. et Mme Barton et Miles E. et A. Cress dans "Cloudy Day"; Foots Keeble, anciennement de la compagnie Al G. Fields, et Fred Adams dans "Little Fun"; le mystérieux Pearce; T. B. Deisler, personifiant Harry Laudr, le célèbre comédien écossais, puis Lefebvre et Dural donnant "Les Sénateurs Créoles après la Réception". Le rideau se lèvera à 8 h. du soir et après la repré-

### De Paris à la ligne de feu

Sur le front. — Une guerre où l'on ne voit rien. — Trois prisonniers. — Le Bourget. — L'armée au village.

"Le Temps": Au sortir de la ville, on entre dans les services des arrières de l'armée. Toujours ce même aspect de troupes en manœuvres: des soldats, encore des soldats, des parcs, des convois, des colonnes en marche, d'autres troupes campées. En passant, ce sont des lazis, des rires, des saluts jetés par des voix gouailleuses, avec cette éternelle bonne humeur française au fond de tous.

...Nous devons porter nos vêtements et nos paquets sur le front, au quartier général de l'état-major d'un des groupes d'armées qui se battent par là, vers le Nord. Le quartier général est installé dans un petit village.

Un peu en arrière de la ligne. Devant le village coule une rivière; derrière elle, le coteau remonte. Tandis que l'on décharge les paquets, très bien accueillis, comme on pense, nous regardons la crête de la vallée, en face de nous, sur laquelle éclatent les schrapnells et les grosses "marmites" allemandes: elles nous indiquent l'emplacement de nos tranchées. Notre artillerie leur répond, non loin. Cela fait une canonnade assez soutenue, régulière, mais pas très fournie. De temps en temps, quelques coups de feu, et le "crac-crac" des mitrailleuses. Quelquefois, paraît-il, les "gros noirs" — ce sont les obus — viennent tomber sur le village ou au delà, mais n'y causent que peu de ravages. Les soldats qui nous entourent, dans un petit pré, n'y font pas attention. Quand la musique devient plus suivie ou plus forte: "Voilà qu'ils recommencent, disent-ils. Sont-ils assommants!" Comme s'il s'agissait d'une mouche, dont le bourdonnement nous agace.

Un arrêt. Le duel d'artillerie a l'air de cesser.

— C'est la trêve des cuisiniers, me dit un soldat.

El l'on nous explique. Comme il y a longtemps qu'on est là, dans ces positions, en face les uns des autres, Français et Allemands, on a pris des habitudes. Dans le milieu de la journée, le feu cesse dans les tranchées. C'est l'heure où elles sont approvisionnées. De part et d'autre, à ce moment-là, par une sorte de convention tacite, on ne tire pas sur les cuisiniers qui apportent leur nourriture aux hommes, dans les trous. Quand le canon allemand s'arrête, on sait ce que cela signifie.

— Bon! voilà le major qui va déjeuner!

Et les hommes font comme lui. On déjeune de chaque côté. Il faut bien vivre! Aussitôt après, le feu recommence.

— Voyez-vous, poursuit notre cicérone, quand le major a bien déjeuné, s'il est "de bonne", si l'ordinaire a été satisfaisant, nous ne recevons qu'une ou deux marmites. Mais s'il n'est pas content, si la chèvre a été maigre, alors ça reprend de plus belle, et ça "barde". On commence à la connaître, il y a plus d'un mois qu'on est là... On ne fait rien. Tous les jours on se tire une cinquantaine de coups de canon. Les leurs ne font presque rien: un "boucan" du diable, c'est à peu près tout. On s'y fait...

On s'y fait trop. Les hommes grognent. Ceux-là, ils ont marché dès le premier jour; ils étaient dans le nord au début de la guerre, ils en ont supporté tout le premier poids, ils ont dû redescendre jusqu'à Pontoise, en se battant. Puis ils ont remonté, et c'est eux qui ont commencé l'attaque dans la bataille de la Marne. Ce succès, et la victorieuse poussée en avant qui suivit, les ont mis en goût. Mais depuis un mois ils occupent leurs positions, tandis que le front s'est déplacé sur notre aile gauche; et rester ainsi dans cette demi-inaction leur pèse. Pour eux cette canonnade quotidienne et ces fusillades de tranchée à tranchée, ce n'est pas la bataille. Le fait est que, à cinq cents mètres peut-être du feu, on se croirait à dix kilomètres, n'étaient les coups de fusil qui toujours, quand on les entend, apprennent que l'action n'est pas éteinte. De l'endroit où nous sommes, on ne voit rien — que, sur la crête d'en face, des schrapnells qui éclatent dans l'air, avec une boule de fumée blanche. Bien des soldats qui auront fait cette guerre n'en auront pas vu davantage. On pense à la bataille de Waterloo vue par Fabrice, dans la "Chartreuse de Parme"... Alors, pour ces soldats qui bouillent d'impatience, il faut des nouvelles.

— Vous venez de Paris? Qu'est-ce qu'on dit là-bas? — Rien. Tout va bien. On vous admire et on attend. Vous savez, à Paris, on attend les nouvelles du front... — C'est comme au front, on attend les nouvelles de Paris... L'homme que j'interroge a sa tunique trouée en deux endroits, à la hauteur de la cuisse.

— Vous l'avez échappé belle! Une balle? — Non. C'est mon briquet. L'amadou brûlait encore et m'a mis le feu dans la poche... — Mais ça?... Je lui montre un linge blanc noué autour de son cou. — Ça? C'est un fusonelle. Et il me tourne le dos, très vexé. Décidément, j'ai fait la gaffe. Un paquet de tabac nous raccommode aussitôt.

### SIROP ANGELL

CONTRE LA TOUX COQUELUCHE

TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE

25 et 50 SOUS

Préparé par DR. RICHARD ANGELL

Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans.

### Chronique Régionale

EN LOUISIANE

#### Mourtr.

Shreveport, 9 déc. — S. P. Long, âgé de 29 ans, a tué Samuel Sullivan à Oil City mardi soir pour une bagatelle. On les croyait amis inséparables.

#### Election.

Amite, 9 déc. — Mme E. T. Denison a été élue présidente du "Joseph M. Craig Chapter", U. D. C.

#### Accident.

Gueydan, 9 déc. — Revenant de la chasse Longo Smith s'est blessé avec son fusil dans les bureaux de la Banque du Peuple. M. Robicheaux, le caissier, faillit être atteint par une balle.

#### Vol.

Alexandrie, 9 déc. — La police cherche deux hommes qui ont dévalisé W. L. Lanison de Oakdale et lui ont enlevé \$127 dans un hôtel.

#### Anniversaire.

White Castle, 9 déc. — Le dixième anniversaire de la "Italian Benevolent Association" a été célébré par un défilé.

#### Tribunaux.

St-Martinville, 9 déc. — Le terme civil de la cour de district a commencé aujourd'hui.

#### Ville Platte, 9 déc. — Le juge B. Pavy est ici pour l'ouverture du tribunal lundi.

#### Accusation.

Alexandrie, 9 déc. — Sam Brodia, un portier, est accusé d'avoir volé \$107 dans un café de la rue Troisième.

#### Election.

Bogalusa, 9 déc. — Le comité démocratique de la ville, organisé dernièrement, a élu les officiers suivants: J. M. McCabe, président; W. C. Magee, vice-président; L. H. Roberts, secrétaire; E. L. Middleton, assistant secrétaire; J. B. Lindsay, caissier; J. P. Richardson, huissier.

### Nouvelles de St-Bernard

#### L'Affaire Armand.

Le boulanger Louis Armand, qui avait donné un coup de couteau à son collègue Emile Vallon chez Martin Gutierrez à Toca, le 30 novembre, a subi un interrogatoire devant le juge Manuel Massa. Vallon est hors de danger. Armand a retenu les services de l'avocat Fernando Estopinal. Le procureur général Nunez représente l'Etat.

#### Recensement.

Pour savoir le nombre exact d'enfants d'âge scolaires dans la paroisse de St-Bernard un recensement sera pris au 1er janvier 1915 et certainement fera honneur à la paroisse. Ce recensement a été ordonné par le surintendant d'éducation à Baton-Rouge pour tout l'Etat.

#### Représentation.

Des artistes de première classe ont été obtenus pour la soirée vaudeville du "Crescent City Carnival and Athletic Club", qui sera donnée jeudi prochain. Parmi les acteurs nous trouverons Emile Peroyca, vocaliste; M. et Mme Barton et Miles E. et A. Cress dans "Cloudy Day"; Foots Keeble, anciennement de la compagnie Al G. Fields, et Fred Adams dans "Little Fun"; le mystérieux Pearce; T. B. Deisler, personifiant Harry Laudr, le célèbre comédien écossais, puis Lefebvre et Dural donnant "Les Sénateurs Créoles après la Réception". Le rideau se lèvera à 8 h. du soir et après la repré-

### De Paris à la ligne de feu

Sur le front. — Une guerre où l'on ne voit rien. — Trois prisonniers. — Le Bourget. — L'armée au village.

"Le Temps": Au sortir de la ville, on entre dans les services des arrières de l'armée. Toujours ce même aspect de troupes en manœuvres: des soldats, encore des soldats, des parcs, des convois, des colonnes en marche, d'autres troupes campées. En passant, ce sont des lazis, des rires, des saluts jetés par des voix gouailleuses, avec cette éternelle bonne humeur française au fond de tous.

...Nous devons porter nos vêtements et nos paquets sur le front, au quartier général de l'état-major d'un des groupes d'armées qui se battent par là, vers le Nord. Le quartier général est installé dans un petit village.

Un peu en arrière de la ligne. Devant le village coule une rivière; derrière elle, le coteau remonte. Tandis que l'on décharge les paquets, très bien accueillis, comme on pense, nous regardons la crête de la vallée, en face de nous, sur laquelle éclatent les schrapnells et les grosses "marmites" allemandes: elles nous indiquent l'emplacement de nos tranchées. Notre artillerie leur répond, non loin. Cela fait une canonnade assez soutenue, régulière, mais pas très fournie. De temps en temps, quelques coups de feu, et le "crac-crac" des mitrailleuses. Quelquefois, paraît-il, les "gros noirs" — ce sont les obus — viennent tomber sur le village ou au delà, mais n'y causent que peu de ravages. Les soldats qui nous entourent, dans un petit pré, n'y font pas attention. Quand la musique devient plus suivie ou plus forte: "Voilà qu'ils recommencent, disent-ils. Sont-ils assommants!" Comme s'il s'agissait d'une mouche, dont le bourdonnement nous agace.

Un arrêt. Le duel d'artillerie a l'air de cesser.

— C'est la trêve des cuisiniers, me dit un soldat.

El l'on nous explique. Comme il y a longtemps qu'on est là, dans ces positions, en face les uns des autres, Français et Allemands, on a pris des habitudes. Dans le milieu de la journée, le feu cesse dans les tranchées. C'est l'heure où elles sont approvisionnées. De part et d'autre, à ce moment-là, par une sorte de convention tacite, on ne tire pas sur les cuisiniers qui apportent leur nourriture aux hommes, dans les trous. Quand le canon allemand s'arrête, on sait ce que cela signifie.

— Bon! voilà le major qui va déjeuner!

Et les hommes font comme lui. On déjeune de chaque côté. Il faut bien vivre! Aussitôt après, le feu recommence.

— Voyez-vous, poursuit notre cicérone, quand le major a bien déjeuné, s'il est "de bonne", si l'ordinaire a été satisfaisant, nous ne recevons qu'une ou deux marmites. Mais s'il n'est pas content, si la chèvre a été maigre, alors ça reprend de plus belle, et ça "barde". On commence à la connaître, il y a plus d'un mois qu'on est là... On ne fait rien. Tous les jours on se tire une cinquantaine de coups de canon. Les leurs ne font presque rien: un "boucan" du diable, c'est à peu près tout. On s'y fait...

On s'y fait trop. Les hommes grognent. Ceux-là, ils ont marché dès le premier jour; ils étaient dans le nord au début de la guerre, ils en ont supporté tout le premier poids, ils ont dû redescendre jusqu'à Pontoise, en se battant. Puis ils ont remonté, et c'est eux qui ont commencé l'attaque dans la bataille de la Marne. Ce succès, et la victorieuse poussée en avant qui suivit, les ont mis en goût. Mais depuis un mois ils occupent leurs positions, tandis que le front s'est déplacé sur notre aile gauche; et rester ainsi dans cette demi-inaction leur pèse. Pour eux cette canonnade quotidienne et ces fusillades de tranchée à tranchée, ce n'est pas la bataille. Le fait est que, à cinq cents mètres peut-être du feu, on se croirait à dix kilomètres, n'étaient les coups de fusil qui toujours, quand on les entend, apprennent que l'action n'est pas éteinte. De l'endroit où nous sommes, on ne voit rien — que, sur la crête d'en face, des schrapnells qui éclatent dans l'air, avec une boule de fumée blanche. Bien des soldats qui auront fait cette guerre n'en auront pas vu davantage. On pense à la bataille de Waterloo vue par Fabrice, dans la "Chartreuse de Parme"... Alors, pour ces soldats qui bouillent d'impatience, il faut des nouvelles.

— Vous venez de Paris? Qu'est-ce qu'on dit là-bas? — Rien. Tout va bien. On vous admire et on attend. Vous savez, à Paris, on attend les nouvelles du front... — C'est comme au front, on attend les nouvelles de Paris... L'homme que j'interroge a sa tunique trouée en deux endroits, à la hauteur de la cuisse.

— Vous l'avez échappé belle! Une balle? — Non. C'est mon briquet. L'amadou brûlait encore et m'a mis le feu dans la poche... — Mais ça?... Je lui montre un linge blanc noué autour de son cou. — Ça? C'est un fusonelle. Et il me tourne le dos, très vexé. Décidément, j'ai fait la gaffe. Un paquet de tabac nous raccommode aussitôt.

### SIROP ANGELL

CONTRE LA TOUX COQUELUCHE

TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE

25 et 50 SOUS

Préparé par DR. RICHARD ANGELL

Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans.

### Chronique Régionale

EN LOUISIANE

#### Mourtr.

Shreveport, 9 déc. — S. P. Long, âgé de 29 ans, a tué Samuel Sullivan à Oil City mardi soir pour une bagatelle. On les croyait amis inséparables.

#### Election.

Amite, 9 déc. — Mme E. T. Denison a été élue présidente du "Joseph M. Craig Chapter", U. D. C.

#### Accident.

Gueydan, 9 déc. — Revenant de la chasse Longo Smith s'est blessé avec son fusil dans les bureaux de la Banque du Peuple. M. Robicheaux, le caissier, faillit être atteint par une balle.

#### Vol.

Alexandrie, 9 déc. — La police cherche deux hommes qui ont dévalisé W. L. Lanison de Oakdale et lui ont enlevé \$127 dans un hôtel.

#### Anniversaire.

White Castle, 9 déc. — Le dixième anniversaire de la "Italian Benevolent Association" a été célébré par un défilé.

#### Tribunaux.

St-Martinville, 9 déc. — Le terme civil de la cour de district a commencé aujourd'hui.

#### Ville Platte, 9 déc. — Le juge B. Pavy est ici pour l'ouverture du tribunal lundi.

#### Accusation.

Alexandrie, 9 déc. — Sam Brodia, un portier, est accusé d'avoir volé \$107 dans un café de la rue Troisième.

#### Election.

Bogalusa, 9 déc. — Le comité démocratique de la ville, organisé dernièrement, a élu les officiers suivants: J. M. McCabe, président; W. C. Magee, vice-président; L. H. Roberts, secrétaire; E. L. Middleton, assistant secrétaire; J. B. Lindsay, caissier; J. P. Richardson, huissier.

### Nouvelles de St-Bernard

#### L'Affaire Armand.

Le boulanger Louis Armand, qui avait donné un coup de couteau à son collègue Emile Vallon chez Martin Gutierrez à Toca, le 30 novembre, a subi un interrogatoire devant le juge Manuel Massa. Vallon est hors de danger. Armand a retenu les services de l'avocat Fernando Estopinal. Le procureur général Nunez représente l'Etat.

#### Recensement.

Pour savoir le nombre exact d'enfants d'âge scolaires dans la paroisse de St-Bernard un recensement sera pris au 1er janvier 1915 et certainement fera honneur à la paroisse. Ce recensement a été ordonné par le surintendant d'éducation à Baton-Rouge pour tout l'Etat.

#### Représentation.

Des artistes de première classe ont été obtenus pour la soirée vaudeville du "Crescent City Carnival and Athletic Club", qui sera donnée jeudi prochain. Parmi les acteurs nous trouverons Emile Peroyca, vocaliste; M. et Mme Barton et Miles E. et A. Cress dans "Cloudy Day"; Foots Keeble, anciennement de la compagnie Al G. Fields, et Fred Adams dans "Little Fun"; le mystérieux Pearce; T. B. Deisler, personifiant Harry Laudr, le célèbre comédien écossais, puis Lefebvre et Dural donnant "Les Sénateurs Créoles après la Réception". Le rideau se lèvera à 8 h. du soir et après la repré-

### De Paris à la ligne de feu

Sur le front. — Une guerre où l'on ne voit rien. — Trois prisonniers. — Le Bourget. — L'armée au village.

"Le Temps": Au sortir de la ville, on entre dans les services des arrières de l'armée. Toujours ce même aspect de troupes en manœuvres: des soldats, encore des soldats, des parcs, des convois, des colonnes en marche, d'autres troupes campées. En passant, ce sont des lazis, des rires, des saluts jetés par des voix gouailleuses, avec cette éternelle bonne humeur française au fond de tous.

...Nous devons porter nos vêtements et nos paquets sur le front, au quartier général de l'état-major d'un des groupes d'armées qui se battent par là, vers le Nord. Le quartier général est installé dans un petit village.

Un peu en arrière de la ligne. Devant le village coule une rivière; derrière elle, le coteau remonte. Tandis que l'on décharge les paquets, très bien accueillis, comme on pense, nous regardons la crête de la vallée, en face de nous, sur laquelle éclatent les schrapnells et les grosses "marmites" allemandes: elles nous indiquent l'emplacement de nos tranchées. Notre artillerie leur répond, non loin. Cela fait une canonnade assez soutenue, régulière, mais pas très fournie. De temps en temps, quelques coups de feu, et le "crac-crac" des mitrailleuses. Quelquefois, paraît-il, les "gros noirs" — ce sont les obus — viennent tomber sur le village ou au delà, mais n'y causent que peu de ravages. Les soldats qui nous entourent, dans un petit pré, n'y font pas attention. Quand la musique devient plus suivie ou plus forte: "Voilà qu'ils recommencent, disent-ils. Sont-ils assommants!" Comme s'il s'agissait d'une mouche, dont le bourdonnement nous agace.

Un arrêt. Le duel d'artillerie a l'air de cesser.

— C'est la trêve des cuisiniers, me dit un soldat.

El l'on nous explique. Comme il y a longtemps qu'on est là, dans ces positions, en face les uns des autres, Français et Allemands, on a pris des habitudes. Dans le milieu de la journée, le feu cesse dans les tranchées. C'est l'heure où elles sont approvisionnées. De part et d'autre, à ce moment-là, par une sorte de convention tacite, on ne tire pas sur les cuisiniers qui apportent leur nourriture aux hommes, dans les trous. Quand le canon allemand s'arrête, on sait ce que cela signifie.

— Bon! voilà le major qui va déjeuner!

Et les hommes font comme lui. On déjeune de chaque côté. Il faut bien vivre! Aussitôt après, le feu recommence.

— Voyez-vous, poursuit notre cicérone, quand le major a bien déjeuné, s'il est "de bonne", si l'ordinaire a été satisfaisant, nous ne recevons qu'une ou deux marmites. Mais s'il n'est pas content, si la chèvre a été maigre, alors ça reprend de plus belle, et ça "barde". On commence à la connaître, il y a plus d'un mois qu'on est là... On ne fait rien. Tous les jours on se tire une cinquantaine de coups de canon. Les leurs ne font presque rien: un "boucan" du diable, c'est à peu près tout. On s'y fait...

On s'y fait trop. Les hommes grognent. Ceux-là, ils ont marché dès le premier jour; ils étaient dans le nord au début de la guerre, ils en ont supporté tout le premier poids, ils ont dû redescendre jusqu'à Pontoise, en se battant. Puis ils ont remonté, et c'est eux qui ont commencé l'attaque dans la bataille de la Marne. Ce succès, et la victorieuse poussée en avant qui suivit, les ont mis en goût. Mais depuis un mois ils occupent leurs positions, tandis que le front s'est déplacé sur notre aile gauche; et rester ainsi dans cette demi-inaction leur pèse. Pour eux cette canonnade quotidienne et ces fusillades de tranchée à tranchée, ce n'est pas la bataille. Le fait est que, à cinq cents mètres peut-être du feu, on se croirait à dix kilomètres, n'étaient les coups de fusil qui toujours, quand on les entend, apprennent que l'action n'est pas éteinte. De l'endroit où nous sommes, on ne voit rien — que, sur la crête d'en face, des schrapnells qui éclatent dans l'air, avec une boule de fumée blanche. Bien des soldats qui auront fait cette guerre n'en auront pas vu davantage. On pense à la bataille de Waterloo vue par Fabrice, dans la "Chartreuse de Parme"... Alors, pour ces soldats qui bouillent d'impatience, il faut des nouvelles.

— Vous venez de Paris? Qu'est-ce qu'on dit là-bas? — Rien. Tout va bien. On vous admire et on attend. Vous savez, à Paris, on attend les nouvelles du front... — C'est comme au front, on attend les nouvelles de Paris... L'homme que j'interroge a sa tunique trouée en deux endroits, à la hauteur de la cuisse.

— Vous l'avez échappé belle! Une balle? — Non. C'est mon briquet. L'amadou brûlait encore et m'a mis le feu dans la poche... — Mais ça?... Je lui montre un linge blanc noué autour de son cou. — Ça? C'est un fusonelle. Et il me tourne le dos, très vexé. Décidément, j'ai fait la gaffe. Un paquet de tabac